

— Il me le semble. Le bonheur, ou bien-être, suppose que rien n'est en désordre, mais que tout l'être est bien.

— Donc Dieu, puisqu'il veut nous rendre très heureux, a raison d'exiger de nous une grande perfection. C'est la sagesse qui l'exige. Admets-tu ceci ?

— J'y suis contraint.

— Or, ne sais-tu pas que tous nous sommes naturellement très imparfaits ? Tu m'as concédé dans notre dernier entretien que le désordre existe en ce monde. Il existe encore plus en nous, comme il est facile de s'en convaincre.

— C'est vrai.

— Dieu est donc obligé—sa sagesse l'exige—de nous corriger de nos défauts. Comme le laboureur doit nettoyer son champ avant de l'ensemencer ; comme le jardinier doit tailler ses arbres pour leur faire porter plus de fruit, et les perfectionner, ainsi doit faire le bon Dieu avec nous. Serait-il sage de nous laisser avec nos défauts et en même temps d'attendre de nous une vie parfaite ?

— Évidemment non !

— Alors, il doit labourer notre nature, la travailler, coupant, retranchant pour faire disparaître nos défauts.

— Sans aucun doute.

— Cela peut-il se faire sans nous crucifier ? Le médecin qui retranche le mal de notre corps ne fait-il pas souffrir ? Il rend donc malheureux pour procurer le bonheur. Le bonheur, en ce monde déchu, sort de la souffrance dont il est comme le fruit. Remarque bien, tu en feras l'expérience souvent, le bonheur obtenu sur cette terre est d'autant plus grand que la douleur qui l'a précédé a été plus intense. C'est pour cela que dans un psaume nous lisons : " Ceux qui sèment dans les pleurs, récolteront dans la joie."

— Maintenant, je comprends. La sagesse veut que, pour devenir parfaits et heureux, Dieu nous fasse ou nous laisse souffrir. Plus nous voudrions être semblables à Dieu, plus nous devons être crucifiés. Donc l'âme qui veut bien servir N.-S. doit s'attendre à porter de lourdes croix.

— C'est cela même. J'ajoute que c'est par là que Dieu attire les cœurs.

— Voici la principale difficulté : attirer les cœurs par la souffrance !

— Eh ! oui ; tu vas le voir. On n'aime que ce que l'on connaît, n'est-il pas vrai ?

— Il me semble que oui.

— Donc il n'y a que ceux qui connaissent Dieu tel qu'il est, qui l'aiment comme il faut ?

— Admettons.